

rites funéraires sur Internet, la préservation de la mémoire des défunts au moyen des technologies numériques, pour finir avec l'épineuse question de l'immortalité.

Fiorenza Gamba est professeure de sociologie de la culture et de la communication à l'Université de Sassari en Italie. Depuis plusieurs années, ces travaux portent sur les rites funéraires, et notamment leurs transformations sous l'influence des technologies numériques. Dans ce livre, issu de son travail d'habilitation à diriger des recherches, elle aborde plus spécifiquement le phénomène de l'individualisation à l'aune de la mort et du numérique.

Le livre se divise en trois parties distinctes. Dans la première partie, Gamba commence par montrer comment la question de la mort s'articule avec celle du numérique. Pour ce faire, elle s'emploie à décrire les nouvelles formes de rites funéraires ayant émergé sur Internet au cours des dernières décennies : cimetières virtuels¹, hommages sur les réseaux sociaux ou encore QR codes² sur les pierres tombales permettant d'accéder aux données numériques d'un défunt.

Dans la deuxième partie du livre, la sociologue aborde les contextes dans lesquels ces nouvelles pratiques prennent place. Pour cela, elle s'intéresse à la fois aux espaces où ont lieu ces nouveaux rituels et aux formes de mémoires qui en émergent. A travers ces exemples, elle montre comment réalité physique et virtuelle s'hybrident, rendant caduque la séparation entre ces deux espaces. Par exemple, en décrivant les QR codes figurant sur les pierres tombales, Gamba note qu'ils « rendent incohérente la séparation entre l'espace concret de l'expérience et l'espace virtuel, entre la dimension phy-

sique des rituels qui a depuis toujours bâti les catégories de la réalité et leur extension numérique les ayant développés » (p. 146). Ensuite, en plaçant au centre de son propos les rituels funéraires, l'auteure réhabilite leur importance non seulement dans le processus du deuil, mais également dans la constitution des collectifs. En effet, ils permettent aux individus de recréer collectivement du sens et de nouvelles symboliques.

La troisième partie du livre élargit encore la perspective en replaçant les rites funéraires numériques dans le contexte de l'individualisme contemporain. Ici, Gamba examine les promesses d'immortalité qui s'offrent aux individus par l'intermédiaire des nouvelles technologies numériques. Effectivement, non seulement ces technologies permettent aux individus de rendre leur mort unique, mais elles ouvrent également des possibilités d'exister au-delà de celle-ci. A travers cette question, Gamba questionne à la fois notre rapport à l'individualité et la production de la représentation du soi. Le livre se termine sans conclusion par un glossaire passant en revue les enjeux soulevés au fil du livre et reprenant la thèse principale défendue par Gamba : voir le développement des nouveaux rituels funéraires numériques comme une facette de notre quête croissante d'individualité (p. 244).

Au rang des forces du livre, on peut en particulier citer sa richesse théorique. Gamba appuie son argumentation sur les grands théoriciens de la modernité d'Anthony Giddens à Zygmunt Bauman en passant par John Orry. A travers leurs concepts, elle montre de manière très convaincante comment les grandes questions de la modernité se traduisent dans la question de la numérisation des rites de commémoration. Qu'il s'agisse de la capacité réflexive des individus, de la désinstitutionnalisation de la société ou encore de la normalisation de la mobilité, tous ces enjeux se trouvent au cœur de ces nouvelles formes de ritualisations funéraires. On peut, néanmoins, regretter que ces questions théoriques prennent parfois le pas sur les descriptions faites des acteurs et de leurs

1 Les cimetières virtuels sont des sites Internet où les proches peuvent rendre hommage à un défunt en y publiant des textes, des photos ou encore des vidéos.

2 Les QR codes sont des formes de code-barres qui après avoir été lus par un appareil (p. ex. un téléphone portable) permettent de déclencher une action, comme accéder à une page Internet.

pratiques. Ainsi, le lecteur pourra à certains moments être frustré de ne pas avoir plus de détails sur des sujets qui restent encore largement méconnus.

Ceci ne doit pour autant pas éclipser les nombreux mérites du livre à commencer par sa manière d'aborder la question du numérique. Tout en décrivant comment la technologie numérique transforme notre rapport à la mort et au deuil, Gamba évite de tomber dans le piège du déterminisme technologique. Elle montre parfaitement que ces transformations et ces nouveaux dispositifs sont le fruit de choix, de négociations et de chaînes d'actions. A plusieurs reprises, elle souligne le rôle actif et la créativité des individus dans l'élaboration de ces nouveaux rituels. De la même manière, l'auteure évite de tomber dans l'écueil de la division entre réalité et virtuel. Ainsi, en décrivant de manière très précise comment ces deux dimensions s'hybrident constamment, elle pose la question de la matérialité du numérique et de l'impact bien « réel » sur nos vies de cette « virtualité » supposée. De surcroît, la question du numérique confère également un intérêt méthodologique à ce livre. S'il n'y a malheureusement pas de chapitre spécifiquement dédié à la méthode, la manière dont Gamba se saisit de son terrain donne un très bon exemple de comment la sociologie peut aborder des objets de recherche « numériques » sans pour autant renoncer à une approche qualitative et aux fondements du travail ethnographique³.

Sur le plan théorique, Gamba fait, à mon avis, une proposition théorique très prometteuse en choisissant de retravailler la question du rituel. Alors que cette question a été quelque peu délaissée par les sociologues et que peu de nouvelles propositions ont été faites depuis les travaux de Victor Turner⁴, le livre montre qu'il s'agit de moments importants dans la production collective de sens. En cela, l'auteure s'inscrit dans un registre

3 Sur le sujet voir également Hine, Christine. 2000. *Virtual ethnography*. London: Sage.

4 Turner, Victor. 1990. *Le phénomène rituel. Structure et contre structure*. Paris: P. U. F.

proche d'autres travaux récents proposant d'examiner comment les rituels participent à faire société (p. ex. sur les fêtes urbaines⁵ ou sur les concerts de hardcore punk⁶).

En conclusion, *Mémoire et immortalité aux temps du numérique* mérite largement d'être lu non seulement pour l'originalité de la question qu'il aborde, mais également pour l'approche développée par l'auteure. En se saisissant d'un sujet encore peu traité par la littérature, Fiorenza Gamba interroge de manière innovante les processus d'individualisation à l'œuvre dans nos sociétés contemporaines.

Loïc Riom
Institut de recherches sociologiques
Université de Genève
CH-1211 Genève
loic.riom@unige.ch

Koch, Martina: *Arbeits(un)fähigkeit herstellen. Arbeitsintegration von gesundheitlich eingeschränkten Erwerbslosen aus ethnografischer Perspektive*. Zürich: Seismo. 2016. 266 S.

Wenn Robert Castel (2011, 86)¹ Ende der 1990er Jahre formuliert hat, wie « keine Arbeit zu haben (...) paradoxerweise gerade nicht [bedeutet], dass man zu ihr Abstand gewinnt », so zeigt Martina Koch in ihrer Dissertation *Arbeits(un)fähigkeit herstellen, welche Zuspitzung der sozialpolitische Umgang mit*

5 Cattacin, Sandro. 2015. Mobilité territoriale et traditions vivantes en milieu urbain. Pp. 106–113 in *Les traditions vivantes dans la société urbaine*, édité par l'Office fédéral de la culture et l'Académie suisse des sciences humaines et sociales. Baden: Hier und Jetzt.

6 Mueller, Alain. 2010. « Worldwide United ». Construire le monde du hardcore. Thèse de doctorat, Anthropologie, Université de Neuchâtel, Suisse.

1 Castel, Robert. 2011. *Die Krise der Arbeit. Neue Unsicherheiten und die Zukunft des Individuums*. Hamburg: Hamburger Edition.

sogenannt gesundheitlich eingeschränkten Erwerbslosen gegenwärtig erfährt. Mittels ethnografischer Fallstudien zweier (kantonalen) Institutionen der Arbeitsintegration, die zwischen 2008 und 2010 im Rahmen eines vom Schweizerischen Nationalfonds finanzierten und von Eva Nadai geleiteten Forschungsprojekts durchgeführt wurden, untersucht die Autorin, wie in interinstitutionellen Zusammenarbeiten Arbeits(un)fähigkeit «zugeschrieben, ausgehandelt und bearbeitet» wird (S. 13). Konkret besteht ihr Datenmaterial aus Beobachtungsprotokollen und Feldnotizen, leitfadengestützten Interviews mit ausgewählten KlientenInnen (dreizehn), BeraterInnen (neun) und weiterem Personal (sechzehn), sowie aus institutionellen Dokumenten (Jahresberichte, Merkblätter, Prozessformulare).

Ihre Dissertation gliedert Koch in drei Teile. Während in den ersten drei Kapiteln – umschrieben als *Zum Feld hin* – der Forschungsgegenstand verortet und das Forschungsdesign begründet werden, arbeitet sie in den darauffolgenden vier Kapiteln (*Im Feld*) ihr empirisches Material mittels drei Fallanalysen qualitativ auf. Dabei gelingt es der Autorin, nicht nur aufzuzeigen, wie die vielbesprochene und in Zweifel gezogene Gesundheit der Klienten und Klientin als *illness* und *disease* sozial konstruiert und definiert wird; es wird insbesondere auch ersichtlich, welche ungleichen Möglichkeiten, Folgen und Implikationen diese machtvolle Objektivierung für die daran beteiligten AkteurInnen beinhaltet. Nicht von ungefähr kann Gesundheit als «(un)berechenbare Grösse» (S. 139 ff.) und «individuelle Aufgabe» (S. 169 ff.) zu einem «Selektionskriterium [werden], wenn Qualifizierungen zur Diskussion stehen», um dann wiederum eine kleinere Rolle zu spielen, «wenn es um (prekäre) Beschäftigung geht» (S. 225). Abgeschlossen wird die Monografie mit einer Zusammenfassung und Diskussion dieser Resultate: *Übers Feld hinaus*.

Mit ihrer Dissertation liefert Martina Koch eine aktuelle und umfangreiche Analyse des Themendreiecks Arbeit, Gesundheit und Sozialstaat. Innovativ ist ihre Themensetzung

(Arbeitsintegration gesundheitlich eingeschränkter Erwerbslosen) wie auch die daraus abgeleitete These der *doppelten Aktivierung* (S. 234) hinsichtlich Erwerbstätigkeit und Gesundheit. Analog zu anderen *sozialen Problematiken* (z. B. Bildungsarmut, Jugendmedienschutz) lässt sich dabei beobachten, wie seitens des Staats eine «stattliche Menge von Ressourcen [aufgewendet wird], um die Frage nach dem «unterstützungswürdigen Armen» zu klären, und den «unterstützungsunwürdigen» zur Arbeit anzuhalten» (S. 234). Vergessen geht dabei jedoch, wie innerhalb dieser *doppelten Aktivierung* genau von denjenigen AkteurInnen am meisten verlangt wird, denen zugleich am wenigsten zugetraut wird; oder in den Worten der Autorin: «Der aktivierende (Sozial)Staat, der stark auf individuelle Eigenverantwortung setzt und sowohl Arbeitslosigkeit als auch Gesundheitsprobleme primär in individualisierter Form bearbeitet, verlangt die Arbeit am kranken und erwerbslosen Selbst vor allem von jenen, denen es die Gesellschaft erschwert, gesund zu sein» (S. 241). Für Koch muss diese Dynamik demnach als *symbolische Gewalt* nach Bourdieu begriffen werden. Diese symbolische Gewalt trägt zur Fortschreibung der Verschleierung sozialer Ungleichheit in unserer Gesellschaft bei.

Luca Preite
Pädagogische Hochschule
Fachhochschule Nordwestschweiz – FHNW
CH-4058 Basel
luca.preite@fhnw.ch

Rosa, Hartmut: *Resonanz. Eine Soziologie der Weltbeziehung*. Berlin: Suhrkamp, 2016. 816 S.

Das umfangreiche Werk stellt eine höchst lesens- und empfehlenswerte Lektüre für all jene dar, die sich nicht nur für Kritische Theorie und Sozialphilosophie, sondern zudem für grundlegend neue Versuche soziologischer Theorieentwicklung und Analysen

der Moderne interessieren. Hartmut Rosa ist seit 2005 Professor für Allgemeine und Theoretische Soziologie an der Friedrich-Schiller-Universität Jena, seit 2013 leitet er als Direktor das Max-Weber-Kolleg in Erfurt. Sein 2005 im Suhrkamp Verlag erschienenen Beschleunigungsbuch ist fachlich wie medial viel beachtet worden. «Resonanz. Eine Soziologie der Weltbeziehung» richtet sich nicht nur an KollegInnen des Faches und anderer Wissenschaften, sondern über diese hinaus an eine breite gesellschaftlich und politisch interessierte Öffentlichkeit.

Das Vorhaben einer Kritischen Theorie der Weltbeziehung verfolgt Hartmut Rosa in vier Teilen. Bereits die ihnen vorausgehende Einleitung des Buches sowie besonders zwei darin formulierte Gedanken sind grundlegend. Rosa begründet darin die Notwendigkeit seines Vorhabens durch die Grundthese, dass moderne Gesellschaften sich ausschliesslich dynamisch zu stabilisieren vermögen und moderne Subjekte in ihr durch Konkurrenz gezwungen sind, sich auf ihre Ressourcenausstattung zu konzentrieren (vgl. S. 44). Zudem kündigt er eine Überwindung der klassischen Subjekt-Welt-Aporien mittels einer Radikalisierung der neuzeitlichen Beziehungsidee an. Der zufolge gehen Subjekt und Welt nicht in Erkennen und Genese gegenseitig auseinander hervor, sondern würden vielmehr durch ihre wechselseitige Bezogenheit aufeinander erst konstituiert (vgl. S. 61 ff.). Beide Gedanken wird der Autor später ausführlicher behandeln.

Dem Primat der Subjekt-Welt-Bezogenheit eine materiale Gestalt gebend, zeigt Rosa dann in Teil 1 des Buches zunächst «[d]ie Grundelemente menschlicher Weltbeziehungen» (S. 83 ff.). Entscheidend hierin versteht er den menschlichen Körper als solches als Resonanzorgan (vgl. S. 129). Ob in Resonanzakten (wie etwa Atmen und Sehen, Essen und Trinken, Lachen und Weinen) von aussen gestaltet und verdinglicht oder von innen gefügig gemacht und weit mehr verdinglicht – für Rosa ist der Körper zuallererst «konstituierender Ausgangspunkt» (S. 146) der Beziehung von Subjekt und Welt. Von

Geburt an und mittels verschiedener Medien (etwa Bildschirme, Musik) begehen Subjekte nach Resonanz in ihrer Beziehung zur Welt. Sozialtheoretisch ist hier dreierlei ganz massgeblich: a) Rosa versteht Resonanz als das Andere der Entfremdung – nicht die Natur des Menschen, Identität, Authentizität, Autonomie, Anerkennung oder Sinn (vgl. S. 305 f.); b) Resonanz ist kein Gefühl, sondern ein Beziehungsmodus (vgl. S. 287 f.); c) Entfremdung ist eine Voraussetzung, um Resonanz erfahren zu können (vgl. S. 322 f.).

Einem Vorhaben methodisch weitergehend, Resonanz als Phänomen physiologischer wie auch physikalischer Prozesse einer Soziologie der Weltbeziehung fruchtbar zu machen (vgl. S. 282), bestimmt Rosa in Teil 2 des Buches Resonanzsphären und Resonanzachsen horizontaler (etwa Freundschaft), diagonalen (etwa Objektbeziehungen) und schliesslich vertikaler Art (etwa «Die Stimme der Natur» [S. 453]). Während der Begriff der Sphäre hier zunächst unterbestimmt bleibt, bemüht sich Rosa um die Differenz zwischen Anerkennung und Resonanz (vgl. S. 332 ff.). Die Begriffe sind benachbart, aber nicht deckungsgleich; es kann einen Kampf um Anerkennung geben, aber keinen Kampf um Resonanz (vgl. ebd.). Dies zum einen aufgrund der Unverfügbarkeit von Resonanz, andererseits wegen ihrer fundamentalen Beziehungsform: «*Ich werde anerkannt, aber nur zwischen uns ereignet sich Resonanz.*» (S. 334; kurs. i. O.)

Die Unmöglichkeit des Kämpfens oder Konkurrierens um Resonanz erlaubt Hartmut Rosa in Teil 3 seines Buches «[d]ie Moderne als Geschichte einer Resonanzkatastrophe» (S. 517) neu zu rekonstruieren. Eine weitere Voraussetzung dafür ist sein eingangs erwähntes Verständnis der Moderne als historische Sozialformation, die sich ausschliesslich dynamisch, also im Steigerungsmodus, zu stabilisieren vermag, und darin systematisch auf eine Vergrösserung individueller und kultureller Weltreichweite abzielt (vgl. S. 518 f.). Das daraus folgende Verstummen der Welt für deren ressourcenfixierte Subjekte zeigt er exemplarisch an Klassikern der modernen